

# Cosimo Ortosta

Cosimo Ortosta est né à Taranto en 1939 et vit à Rome. Il a publié *Il bagno degli occhi* (Milano, Guanda, 1980) ; *La nera costanza* (Palermo, La Nuova Guanda, 1985) ; *Nel progetto di un freddo perenne* (Torino, Einaudi, 1988) ; *Serraglio Primavera* (Roma, Empiria, 1999) et, plus récemment, une anthologie de ses propres textes : *Una piega meraviglia* (Verona, Anterem, 1999).

Dispersion du moi et recherche d'un langage plus pur, plus dur, et plus froid, dont l'exigence est empruntée à Mallarmé, mais aussi à Lubrano et à Beckett : telle semble depuis la *Passione della biografia*, publiée en 1977 et repris dans son premier recueil, la gageure poétique de cet « isolé splendide » pour reprendre une formule d'A. Cortellessa.

Dispersion du moi – « au fond de cet œil d'eau sans bords », cette formule de Rimbaud donne son titre au premier recueil – mais alors, comment faire corps<sup>1</sup>? Dans *Il bagno degli occhi*, le sujet « *decapitato negli organi* » est comme coupé de lui-même, de ses perceptions, distordues et de son langage, fragmentaire, comme liquéfié ou liquidé : « *liquida fessura* ». Dans un essai consacré au *sparagmòs* de Campana<sup>2</sup>, Ortosta insiste : le sujet n'est ni décalé, ni absent : il est en morceaux. C'est pourquoi il ne saurait être question d'auto-biographie car il y a bien trop peu d'identité pour en assurer le projet. *Biographie* suffit donc : « la passion de la biographie, décapitée dans ses organes, dans le prolongement où elle se tient, eût préféré qu'on l'enterrât pour qu'elle pût faire corps. Laisée dans sa dissémination, elle appuie sur les touches et tremble en faisant des sauts de l'intérieur vers l'extérieur, condensation, déplacement [...]. La séparation comme mode de fonctionnement »<sup>3</sup>.

À une phénoménologie de la perception dont c'est trop peu de dire qu'elle ne renvoie pas un sujet unitaire correspond une énonciation déchirée elle aussi. *La nera costanza* confirmera cette tendance sous le signe de la mort. Les motifs de ces *grilles de parole* pourraient être rapprochés de la poétique de Celan : la lumière, le lait, l'œil, les draps, la neige, le pli, la lueur. Dans *Nel progetto di un freddo perenne*, la fragmentation du moi n'interdit pas un schéma plus narratif qui n'exclut pas non plus le plurilinguisme que les premières œuvres semblaient tenir à distance. Partielles et lointaines, estompées souvent, des voix nous reviennent, qui sont celles de nos morts. De la même manière, dans le *Serraglio primavera*, c'est la voix de l'enfant qui s'élève en tremblant : « *il bimbo! che assiste al suo stupore* ».

Dans un essai important consacré à Cosimo Ortosta, le poète Vito M. Bonito, que nous présentons plus loin, résume ainsi sa poétique<sup>4</sup>: « la ligne Lubrano-Mallarmé-Beckett – mais Frost, Stevens, Auden et Ashberry sont complices dans l'effort de faire émerger un « froid sans fin »<sup>5</sup> – enveloppe une poésie qui se développe le long de la marge précieuse et glacée de la parole, dans un univers de reflets aveuglants et ventriloques que le sujet traverse dans l'espace de sa nuit, enfermé dans son esprit, jusqu'au point où il recule dans sa propre voix laissée à l'abandon. On comprend mieux la tonalité existentielle de la suspension et du retour. L'expérience se retire en silence dans ce mouvement qui permettra aux choses de venir vers nous. Plus que s'y construire, l'expérience cherche dans les mots un espace où se donner, où s'ouvrir à l'écoute ». Cette poésie n'exclut pas la cruauté.

---

1. C. Ortosta a proposé une traduction de Rimbaud, *Poesie*, Parma, Guanda, 1986 et de Mallarmé, *Poesie et prose*, Parma, Guanda, 1982. Il a aussi traduit Baudelaire, Char et Jaccottet.

2. Cf. Cosimo Ortosta, *postface* à Pariani, *Vita non romanziata di Dino Campana*, Parma, Guanda, 1978.

3. Cosimo Ortosta, *La passione della biografia*, in « Quaderni della Fenice », 1977, n. 26, pp. 66-67.

4. Cf. Vito M. Bonito, *Il gelo e lo sguardo. La poesia di Cosimo Ortosta e Valerio Magrelli*, Bologna, CLUEB, 1996, pp. 19-71 et *Un varco nella memoria. Saggio interpretativo sulla poesia di Cosimo Ortosta*, *postface* d'*Una piega meraviglia. Poesie scelte*, Verona, Anterem, 1999, pp. 47-57.

5. Vito M. Bonito a placé en exergue de son essai la terrible épigraphe de Auden : « *the cold had made a poet* ». Sur la ligne Mallarmé, Lubrano et Beckett, cf. *Il gelo e lo sguardo, op. cit.* pp. 33- 38.

## *Céleste*<sup>1</sup>

I-

Trois petites tables au chevet du lit de cuivre  
... et les cahiers, les médicaments. Marcel le savait bien :  
sa vraie maison n'était pas là :  
de l'autre côté du temps, il voyait s'écouler  
une terre inconnue.  
À soixante-dix, on l'aurait peut-être  
accueilli, mais la maladie alors  
faisait son chemin, durcissait ses poumons et déchirait son cœur.

L'immobilité et le silence lui apprenaient à travailler  
pour l'improbable vie future.

« Un mort qui comme moi s'appuierait à ton bras.  
Mais toi, Céleste, veux-tu encore me soutenir ? »  
Pour revoir ce petit *pan de mur jaune*  
étendue de sable d'or, ce pan minuscule  
si précieux, oh le revoir avant de s'écraser  
dans un excès de tendresse confuse.

Au cœur de la nuit on finit par comprendre  
qu'il était arrivé. Son visage était blême et gonflé  
sa voix un murmure  
.....  
de sa présence n'émane-t-il pas  
le froid de Lazare, le ressuscité ?

Et puis la fièvre augmenta nettement  
pourtant ses vers de tendresse et d'affection, il ne cessa de les composer  
pour Céleste. Avec quel acharnement alors  
il reprenait ses pages – simplement  
toute sa vie

tout ce qu'il y avait eu de mieux dans sa vie ?

« Pour chercher l'air qui me manque  
je suis si vieux Céleste »

Plus un mot sur la maladie  
il parle de sa mort : un trou noir qui l'engloutit.  
Le soleil maintenant ne le fait plus souffrir.

Un excès de pensée pour vider ses pensées  
seule forme d'activité  
dans le corps affaibli et maniaque.

---

1. Celeste Albaret fut au service de Marcel Proust de 1914 à 1922.

Le beau visage de sa mère brillait encore de jeunesse  
lors du soir secret et impie  
où de sa main il la blessa.

Il sentait le poids de devoir penser  
et il voulait du temps pour pouvoir parler.

II-

« Toi qui aimes l'aubépine  
regarde cette épine rose.  
N'est-elle pas vraie merveille ? »

retrouver ce parfum  
restant là immobile devant les aubépines  
sans pénétrer le pouls  
d'une belle allégresse.

immobile regarder respirer immobile  
la pensée se fatigue à traverser  
l'image l'odeur d'une rue  
le reflet du soleil sur une pierre

cette saison inconnue réfugiée dans le fond du cerveau  
qu'enserrent tant d'images diverses  
dans le son d'un clocher ou l'odeur d'une feuille  
cette saison, y a-t-il longtemps aujourd'hui qu'elle a cessé de vivre ?

elle est si noire maintenant que le soleil  
est couché – elle se cache  
prête à se dégager de son lieu solitaire  
et prête à décoller

une forme unique et noire prête  
à se perdre dans la nuit  
est sur le point d'en toucher la limite  
la voilà qui entre

le bleu de la fenêtre entrevu  
est un point précis de la terre  
sans contour ni couleur ni les arbres

ni les collines n'entrent plus dans ses yeux  
là il grimait pour voir le ciel  
sans nuage le ciel là-bas au-dessus de la terre  
n'entre plus dans ses yeux  
ni le jour ni la nuit

dans un souffle sans souffle  
de profonde allégresse face aux aubépines  
et l'espérance à moitié de retrouver  
leur parfum pour y être à nouveau

avec l'espérance entière et la peur toute entière  
comme quand le beau visage de la mère  
resplendissait encore alors l'ordre des années  
et le fil des heures et s'emmêle et se rompt

la tête appuyée au mur, à l'aveuglette  
dans un lieu inconnu, qui n'est que sa chambre  
où Céleste attend un moment  
jour après jour et attend seulement

que cesse en repos le souffle  
le bleu de la fenêtre entrevu  
est un point précis de la terre  
ici du mur au mur comme quand

il marchait et respirait devant les aubépines  
et tous ils entendent les heures justes  
comme toujours dans les cas de pure pause  
comme avant, pour la dernière fois

les yeux fixés  
sur les choses qu'il ignorait  
d'une entière saison qui maintenant  
pour lui est douleur plus grande

devenu le corps de celui qu'il aime  
maintenant, et le seul qui sache  
lui donner du plaisir et du tourment aussi  
dans un rythme sans suite, une phrase indivise

qu'il va oublier  
et qui apparaît dans un son prolongé  
un rideau qui sépare  
et qui cache

mais ces choses qu'il ne savait pas  
il les craint maintenant sans même le savoir  
et le souffle essoufflé ne cesse de cesser  
sous le ciel sans nuée

ni de jour ni de nuit  
avec l'espérance entière et la peur toute entière  
pour être à nouveau devant les aubépines  
une forme unique et noire prête à se fondre

d'une phrase nouvelle il ne cesse de rêver  
et son cœur souffre avec tous les autres noms  
qui reviennent sans cesse pour le contaminer  
et ils le bercent comme on berce un cadavre

dans son cœur encore il continuait à semer  
mais lentement maintenant c'est d'elle qu'il se sépare  
à jamais sans même pouvoir lui dire adieu  
alors que vient la nuit noire pour un peu de repos

bonheur immédiat, bonheur de l'amour  
bonheur hurlé dans le même nom comme en ce jour  
de séparation où Céleste en vain  
voulut lui éviter la douleur

et maintenant sa vie et aussi celle des autres  
il les lit plus doucement car il croit qu'il a cessé  
de désirer. Il n'est plus un enfant  
et ses goûts avec le temps ne changeront plus.

Et il sait bien que le bonheur est d'esprit  
qu'il ne guérit de rien mais change la douleur  
parce que l'oubli augmente avec le temps  
et comment le lui cacher ?

entre ces quatre murs  
source inquiète le cri des heures justes  
d'où nul ne revient comme dans un réduit  
son pas en silence devant les aubépines

mais comment revenir, comment s'il a cessé de voir  
les jambes croisées la tête dans les mains  
sans plus de désir et sans plus d'objectif  
il sait bien comment tout finira : sans un souffle sans un cri

et où alors ? où ? s'il cherche de l'aide  
maintenant que plus un danger et plus un espoir  
ne le font frissonner  
parce qu'il ne veut plus bouger

il attend patient que le jour revienne  
aujourd'hui comme alors dans l'hiver le plus nu  
la saison la plus belle des feux froids  
arrachés à l'atmosphère instable

mais il voit un animal si docile  
petite personne céleste  
Elle s'appelle Céleste

### *Céleste*<sup>1</sup>

I-  
Tre tavolini accanto al letto di ottone  
... i quaderni, le medicine. Marcel sapeva bene  
che questa non era la sua vera casa :  
dall'altra parte del tempo vedeva scorrere  
una terra sconosciuta.  
A settant'anni forse gli altri  
l'avrebbero accolto ma intanto la malattia  
faceva la sua strada, induriva i polmoni, logorava il cuore.

Immobilità e silenzio gli insegnano a lavorare  
per un'improbabile vita futura.

« Un morto come me che si appoggia al tuo braccio.  
E tu, Céleste, vuoi ancora portarmi ? »  
Per rivedere quel lembo di muro giallo<sup>2</sup>  
distesa di sabbia dorata quel minuscolo lembo prezioso, prima di schiantarsi  
in un eccesso di confusa tenerezza.

A tarda notte finalmente si venne a sapere  
che era arrivato. Il viso livido e gonfio  
la voce ridotta a un bisbiglio  
.....  
non diffonde la sua presenza  
il freddo della resurrezione di Lazzaro ?

Poi la febbre andò sensibilmente aumentando  
eppure continuava a scrivere teneri affettuosi versi  
dedicati a Céleste. Con quale accanimento poi  
rileggeva le pagine che semplicemente  
erano tutta la sua vita

tutto il meglio della sua vita ?

« Per cercare l'aria che mi manca  
sono vecchissimo, Céleste »

Non parla più della malattia  
ma della sua morte : un posto nero che lo inghiotte.  
Il sole adesso non gli fu più male.

Eccesso di pensiero che svuota il pensiero  
unica forma di attività  
nel corpo indebolito e maniaco.

---

1. Dal 1914 al 1922, Céleste Albaret fu al servizio di Marcel Proust.

2. Della « Veduta di Delft », che considerava « il più bel quadro del mondo », nella mostra olandese del Jeu de Paume del 1921 Proust ammirò « il lembo di muro giallo dipinto con tanta sapienza e raffinatezza da un artista per sempre ignoto, identificato appena sotto il nome di Vermeer ». *La Prisonnière*, trad. it. pp. 857-858.

Il bel volto della madre ancora splendeva di giovinezza  
quando la sua mano quella sera  
segreta ed empia la feriva.

Sentiva il peso di dover pensare  
e chiedeva tempo per poter parlare.

II

« Tu che ami i biancospini  
guarda quello spino rosa.  
Non è una vera meraviglia? »

ritrovare quel profumo  
respirando lì fermo davanti ai biancospini  
senza entrare nel battito  
di una vera allegria

immobile guardare e respirare  
si affatica il pensiero se attraversa  
l'immagine l'odore di una strada  
il riflesso del sole su una pietra

la stagione ignota ricacciata indietro nel cervello  
costretta fra tante immagini diverse  
nel suono di una campana in un odore di foglie  
da molto tempo ormai ha cessato di vivere?

così nera adesso che il sole  
è tramontato – sta nascosta  
pronta a svincolarsi dal suo luogo solitario  
pronta a spiccare il volo

un'unica forma nera pronta  
a dileguarsi nella notte  
sta per toccare il confine  
ecco adesso vi è entrata

l'azzurro intravisto dalla finestra  
è un luogo preciso della terra  
senza rilievo senza colore gli alberi  
e le colline non entrano più nei suoi occhi

qui saliva per vedere il cielo  
senza nuvole il cielo lì sopra la terra  
non entra più nei suoi occhi  
né di giorno né di notte

in un affanno senza affanno  
di vera allegria davanti ai biancospini  
con una mezza speranza di ritrovare  
il loro profumo per riapparire di nuovo

con tutta la speranza con tutta la paura  
come quando il bel volto della madre  
ancora splendeva e l'ordine degli anni  
il filo delle ore si confonde e si spezza

la testa appoggiata al muro, alla cieca  
in un posto sconosciuto che è la sua stanza  
dove Céleste un momento aspetta  
giorno dopo giorno solamente aspettando

che riposi cessato l'affanno  
e l'azzurro intravisto dalla finestra  
è un luogo preciso della terra  
qui da muro a muro come quando

camminava e respirava davanti ai biancospini  
e tutti odono gridi e rintocchi come sempre in una pura pausa  
come prima, per l'ultima volta

gli occhi fissi sulle cose che non sapeva  
di un'intera stagione che adesso  
per lui diventa un dolore più grande

diventato il corpo di chi adesso  
egli ama, l'unico che sappia  
procurargli piacere e tormento  
inesteso ritmo, frase indivisa

che sta per dimenticare  
e poi riappare in sonorità prolungata  
sipario che divide  
e nasconde

ma le cose che non sapeva  
adesso le teme senza accorgersene  
e non cessa l'affanno sotto il cielo senza nuvole

né di giorno né di notte  
con tutta la speranza con tutta la paura  
per riapparire davanti ai biancospini  
unica forma nera pronta a dileguarsi

una frase nuova continua a immaginare  
nel cuore gli duole con tutti gli altri nomi  
che sempre a contagiarlo ritornano  
e lo cullano come un cadavere

dentro nel cuore continuava a seminare  
ma lentamente da lei intanto si separa  
– e per sempre – senza poterle dire addio  
mentre si la notte fonda per riposare un poco

felicità immediata felicità dell'amore  
gridata sempre nello stesso nome come in quel giorno  
di separazione quando Céleste inutilmente  
cercò di evitargli il dolore

adesso legge la sua vita e quella degli altri  
più lentamente perché crede di aver cessato  
di desiderare. Non più bambino  
i suoi gusti nel tempo più non cambieranno

e sa bene che mentale è la felicità  
non guarisce ma soltanto sposta il dolore  
perché l'oblio aumenta col tempo  
e questo non può essergli celato

fra quelle quattro mura  
fonte d'inquietudine gridi e rintocchi  
da cui non c'è ritorno come in un recinto  
il suo passo silenzioso davanti ai biancospini

ma come fare ritorno se ha cessato di vedere  
incrociate le gambe la testa appoggiata sulle mani  
senza desiderio e senza una meta  
sapendo come va a finire : non un alito né gridi

e dove mai allora ? Se cerca aiuto  
adesso che nessun pericolo o speranza  
lo fa rabbrivire  
perché non vuole più muoversi

paziente aspetta che faccia giorno  
adesso come allora nel nudo inverno  
la stagione più bella di freddi fuochi  
strappati all'instabile atmosfera

ma vede un animale così benigno  
piccola persona celeste  
Céleste è il suo nome

traduit et présenté par Martin Rueff

### ***Réponses au questionnaire***

1. La meilleure poésie italienne contemporaine est caractérisée par une évolution maniériste que représentent bien deux livres, parus respectivement en 1978 (*Il galateo in bosco* de Zanzotto) et en 1980 (*Ora serrata retinae* de Magrelli). Les grands livres de poésie du second vingtième siècle sont : *Variazioni belliche* d'Amelia Rosselli, *Viaggio d'inverno* d'Attilio Bertolucci, et *Stella variabile* de Vittorio Sereni.

2. Marcel Proust est le plus grand écrivain du vingtième siècle. La prose de la *Recherche* est née d'une puissante nostalgie pour la poésie.

3. C'est une auto-conscience linguistique qui aide à regarder en soi.

4. *L'impegno civile*. Celui de tous les jours suffit. Encore faudrait-il qu'il y en ait.

5. Je crois aujourd'hui encore que Mallarmé est le plus grand interprète de la modernité. Son œuvre en vers et en prose vaut toute la littérature des dix-neuvième et vingtième siècles.

Traduction Renaud Pasquier